

Disparitions de la ville

La ville au loin de Jean-Luc Nancy, Éditions de La Phocide, 138

p.

Isabelle Décarie

Number 239, Winter 2012

Jean-Luc Nancy, lignes de sens : philosophie, art, politique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65863ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Décarie, I. (2012). Disparitions de la ville / *La ville au loin* de Jean-Luc Nancy, Éditions de La Phocide, 138 p. *Spirale*, (239), 47–48.

Disparitions de la ville

PAR ISABELLE DÉCARIE

LA VILLE AU LOIN

de Jean-Luc Nancy

Éditions de La Phocide, 138 p.

Dans sa postface à *La ville au loin*, Jean-Christophe Bailly relève une phrase du *Sens du monde* de Jean-Luc Nancy (Galilée, 1993) qu'il propose en guise d'exergue pour toute l'œuvre du philosophe. Pour Bailly, en effet, le travail de Nancy peut être compris à la lumière de l'affirmation suivante : « *Le monde nous invite à ne plus le penser sur le registre du phénomène [...], mais sur celui [...] de la dis-position (espacement, toucher, contact, parcours)* ». C'est sans doute là aussi, dans cette nouvelle façon de voir le monde et d'en parler, de le sentir et de l'écrire que Nancy est le plus contemporain, le plus novateur. Les textes réunis dans *La ville au loin* sont tous écrits dans un détournement de la phénoménologie où la matière-ville est commentée de manière tout à fait actuelle, *au présent*, ayant prise sur le réel – un réel parfois trivial qui nous rappelle combien il a besoin de la philosophie pour être décrypté. En somme, Nancy donne à repenser la phénoménologie d'un point de vue plus actuel, lui accordant ainsi un second souffle et un attrait renouvelé. Et quoi de plus contemporain que la ville, les espaces urbains, les voitures, les lumières, les sons, les chantiers qui sculptent, détruisent/reconstruisent tout à la fois les paysages où nous vivons et sur lesquels se penche Nancy dans ces neuf textes écrits entre 1987 et 2010, rassemblés pour la première fois ?

Pour Bailly, Nancy poursuit donc son travail sur le sens du monde quand il s'approche de Los Angeles dans l'essai en deux parties qui ouvre ce recueil, une ville mythique qu'il appréhende « *hors du jugement* ». Ce « hors du jugement » est particulièrement intéressant parce qu'il permet au lecteur d'imaginer Los Angeles mise à nu, concrète si je puis dire (et il faut entendre ici le mot « *concrete* » en anglais qui donne toute sa résonance aux volutes bétonneuses de la ville), sans donner une opinion tranchée qui viendrait interrompre le travail du penseur quand il s'attache à distinguer ce qui se joue dans les espacements, les contacts et les parcours dans la ville des Anges. Plus encore, Bailly saisit justement ce qui nous retient depuis longtemps chez Nancy, ce qui fait de lui un philosophe de tout premier plan, c'est-à-dire une attention perspicace à ce qui fait signe en « trop » : « *Saisir le sens toujours en excès de la ville, en suivre l'actuelle dis-position illimitée, autrement dit la parcourir par un toucher qui circule dans ces espacements.* » C'est tout particulièrement ce sens en excès qui nous attire et qui nous guide sur les pas d'une pensée du renversement, de la démesure, de la folie qui construisent l'*ethos* de toute grande ville.

RENVERSEMENTS

Si Nancy affirme que la ville continue à être un motif, un thème même — « *(un concept peut-être, en tout cas un schème, une sorte de monogramme ou d'emblème)* » —, il avoue tout de même, dans « *Au loin... Los Angeles* », ne plus réussir à « *recevoir ou percevoir la question de la ville* ». Il existe d'emblée une sorte d'excès de sens quand il s'agit de la question même de la ville. Comment poser cette question, quel est le problème du monde urbain, parlons-nous toujours du même problème, quelle que soit la ville ? Certes, L.A. est de plus en plus étendue et elle se dépasse elle-même, ses frontières étant de plus en plus poreuses avec ses banlieues, ce *sprawl* résidentiel qui n'a pas de fin, comme quelque chose d'une « *outré ville* » dont on ne sait plus quoi faire et dont on a peur, peur que la banlieue et la ville ne se mêlent à l'infini. Si la ville peut encore faire thème, il est évident que son unité n'existe plus, en tout cas plus comme avant alors que les délimitations étaient relativement claires entre quartiers, centres, périphéries, *sub-urbs*. Aujourd'hui, la ville est disloquée, démembrée, émiettée, comme pulvérisée (existerait-il un devenir-poussière imminent de la ville comme le triste anniversaire des dix ans des attentats contre le World Trade Center ne cesse de nous le rappeler ?), dissémination qu'on entrevoit sans peine dans le titre de Nancy, dans un mirage de la ville, dans les trois petits points de poussière entre la ville au loin et Los Angeles.

Los Angeles n'existe pas en tant que ville : « *C'est la ville elle-même qui est une impasse, la ville en tant qu'absence de ville : on n'en sort pas.* » Si Los Angeles ne se pense pas, si cette ville ne réfléchit pas à ce que cela veut dire être une ville (parce qu'elle est suffisante de plusieurs façons : elle est indifférente, se suffit à elle-même et ne revendique rien), Nancy remarque pourtant que son autoréflexion se trouve au cinéma, que son image existe et s'anime dans les salles obscures. Los Angeles serait essentiellement un décor, le décor dans lequel la ville a toujours existé, comme dans une artificialité toute naturelle qui rappelle aussi sa beauté singulière qui touche le philosophe, là où se joue une monumentalisation qui ne vient pas de son âge ou des événements glorieux de son passé (dans « *Instants de ville* », composé de très beaux fragments, le philosophe évoque des villes anciennes, ces « *villes-villes* » où les monuments sont des « *avertissements de l'esprit* »), mais

plutôt d'une esthétique dénuée de toute signification, gratuite. On y trouve encore de jolies églises espagnoles, écrit Nancy, des colonnades grecques « *qui n'ont rien de ridicule mais qui offrent au contraire toute la fraîcheur et toute la douceur d'une nostalgie délivrée de la nostalgie et d'un kitsch qui ne se connaît pas comme kitsch* ».

PROLIFÉRATIONS

Douze ans plus tard, on demande à Nancy de poursuivre son texte sans être retourné à Los Angeles. Il écrit alors *La ville au loin* où le ton change quelque peu. Douze ans plus tard, en effet, la « love story » dont il parlait dans « Au loin... Los Angeles » s'est atténuée et a fait place à un regard plus organique. S'il annonçait déjà un éventrement de la ville de manière discrète en 1987, dans une parenthèse, parlant d'un étalement et d'un retournement « *vers le ciel* », exaltant son propre nom à la recherche de ses anges ou comme « *une immense fouille anticipant sa propre archéologie* », cette béance devient imminente dans cet autre texte. « *La ville part dans tous les sens [...]* », annonce Nancy en ouverture et il poursuit en décrivant les protubérances, les excroissances, les saillies, les matières qui se déversent de toutes parts, ordonnant sa pensée sur le mode de la liste, donnant un ton résolument moins amoureux et plus violent à son texte. En 1999, il est vrai que le monde a changé et la ville n'a fait qu'accélérer sa « *prolifération fractale* » ; la politique internationale s'est ouverte à l'Occident (le mur de Berlin est tombé) et Los Angeles est devenue un espace organique dont la description rappelle sans peine le New York scatologique de Céline : « *Le corps de la ville se greffe sur des millions de corps singuliers qu'il absorbe et qu'il expulse simultanément : il avale sans digérer, traversé de gens et de choses (engins, messages, marchandises) qui vont ailleurs, qui font autre chose que d'être la vie de la ville et sa conscience : si bien qu'elle est sans vie et sans conscience, sans être morte ni hébétée.* » La ville est un magma qui se laisse traverser par des habitants se parlant à peine, se frôlant, s'évitant, comme dans un grand ballet déshumanisé où Nancy voit un complexe de lois physiques, chimiques, cosmologiques et morales. Surtout, il note avec grande justesse que la ville est structurée comme un inconscient, « *à peine un moi qui flotte minuscule à la surface d'une épaisseur peuplée, d'un ça tissé, strié, pulsé, tendu en expansion dans tous les sens, entassant les générations et leurs cimetières, les fondations et les démolitions, l'illimitation généralisée des limites. La ville n'autorise guère à énoncer "je suis", mais plutôt "j'y suis"* ». » Los Angeles serait donc une ville qui escamote toute identification, offrant seulement une immense localisation, comme des milliers de points clignotants sur un tableau de bord, à la croisée de grandes avenues sans prise sur le réel. Il y aurait donc une manière de vivre en ville qui ne pourrait plus compter sur la ville elle-même. Cette idée rejoint plusieurs affirmations avancées par Nancy dans les autres textes du recueil et pointe tout particulièrement vers un sentiment commun : quelque chose de la ville est en train de disparaître.

LA VILLE S'ÉLOIGNE

Que la ville soit difficile à penser, qu'on l'appréhende mal (surtout à l'extérieur de ses enceintes), que sa question échappe chaque fois qu'on tente de s'en saisir, que son idée, son image commencent à « *s'étirer à l'extrême ou encore se déliter mais non se supprimer* », donne à réfléchir sur sa définition même. Dans « Images de la ville », le philosophe s'intéresse aux éléments traditionnels urbains et, alors qu'il décrit la perte d'identité de la ville, il note qu'elle « *se subjective : comme un sujet elle se rapporte essentiellement à soi, et ainsi, très logiquement, s'égaré en soi jusqu'à ne plus pouvoir se distinguer. Se confondre avec soi-même constitue à la fois le comble de l'identité et celui de l'égaré, voire de l'hallucination. La ville s'hallucine* ». Il va sans dire que cette affirmation tout à fait juste a quelque chose d'inquiétant pour les citoyens, mais, dans le même élan, l'idée d'une transformation de la ville vers quelque chose de flottant, de vaporeux, de délité, permet une meilleure compréhension de l'être-ville. Une fois qu'on a accepté que la grande ville est un mirage, on peut justement commencer à y « être » plus librement, dans une légèreté des espaces et des rapports. Surtout, on peut entrevoir une certaine beauté dans cette image tremblante, évanescence, passagère. En effet, si à Los Angeles Nancy a l'impression que « *L'homme habite en passant* », dans « Un art de la ville », il rapporte cette forme d'habiter à l'esthétique. L'art de la ville serait en effet inchoatif, un art furtif du rapprochement, du passager, « *des passants insignifiants, des signifiants inframinces, expédiées sitôt esquissées* ». Étonnamment, ce n'est pas le cinéma, cet art qu'on dit du mouvement, qui permettrait le mieux d'enregistrer l'être-ville halluciné, mais bien plutôt la photographie. Par exemple, dans « Trafic/Déclit' », le philosophe se penche sur le chantier d'un tramway qui défigure la ville de Strasbourg. Pour lui, le chantier qui broie les grandes artères et influence la circulation exalte l'être-ville, incarné de façon transitoire, un cliché à la fois, par la photo. Cette technique de la capture de l'instantané donne d'ailleurs à penser un certain rapprochement entre la ville et ses habitants. Car si la ville est au loin, c'est aussi parce que nos connaissances et nos préjugés urbains ne sont plus valables pour la définir. Cet éloignement inévitable, jumelé à la réalité des mégapoles qui se développent sous nos yeux, exige notre attention la plus grande pour un avenir de la ville qui se doit de compter avec la réflexion de Nancy. †

1. Cf. la recension que j'ai faite de *Portraits/Chantiers* de Nicolas Faure, Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy dans lequel a paru pour la première fois « Trafic/Déclit' » (« Les travailleurs du cœur », *Spirale*, « Réveries du corps. De métamorphoses en mutations », n° 199, novembre-décembre 2004, p. 33).